

Peter va-t-il mourir ?

« Un seul pays, un seul fleuve, une seule monnaie :
le Zaïre ! »

(Slogan nationaliste)

Il était arrivé en remontant le large fleuve limoneux sous le ciel gris déprimant entre deux averses tièdes comme il en tombe quotidiennement à la saison des pluies. Ce n'était pas un navire, mais un pousseur, le Major Vangu attelé à une barge, le SS Musongé. Il lui fallut attendre la nuit pour monter à bord dans l'omniprésente odeur de poisson frelaté, découvrir la cabine, une cellule sans fenêtre entre d'autres cellules sans fenêtres qui ressemblait à celle d'une prison, puante de surcroît, tellement puante et humide, à ce point humide que le bloc de mousse servant de matelas, jeté sur une banquette en fer, se délitait. Il décida de s'installer en plein air, sur le pont. D'autres voyageurs qu'il avait croisé précédemment au cours de son périple montèrent dans le bateau. Il était trop tard pour les présentations, il était trop fatigué par les tribulations des derniers jours pour les rencontrer. Il remarqua que Peter, un Anglais taciturne au cheveux roux qui lui tombaient sur les yeux et dont la barbe lui bouffait toutes les pommettes, ne laissant presque rien voir du visage sinon un gros nez, s'était installé dans la cabine voisine de celle qu'il avait désertée. Il avait refermé la porte en fer sur lui. Il ne paraissait pas très frais. Lui aussi ne s'était pas remis d'un voyage particulièrement éprouvant sur le chargement de divers camions brinquebalant sur les pistes.

Il était largement l'heure de se coucher. Il s'allongea à même le sol en fer à peine protégé par un léger sac de couchage minimaliste. Le navire largua les amarres vers minuit puis il s'éloigna de Lisala, une petite ville peu animée qui vivait essentiellement du fleuve.

Un frais crachin breton le réveilla au petit matin. Sur les eaux auxquelles la pluie de la nuit avait donné des teintes argentées, le navire longeait maintenant lentement, dans le souffle profond du moteur, des falaises de quelques mètres en latérite rouge du haut desquelles des autochtones, des enfants surtout, regardaient passer l'étrange convoi. En contrebas de la passerelle du pousseur, la barge était un vaste plateau rectangulaire protégé des embruns par un toit, occupé par des familles entières, des femmes en boubous bigarrés, des hommes vêtus à l'occidentale, des nourrissons attachés sur le dos de leur mère et des enfants qui s'agglutinaient autour des réchauds posés à même le sol. C'était un autre monde qu'il ne se donna pas la peine de visiter.

À l'escale de Bumba, dans les chants de bienvenue rythmés par de vigoureuses percussions, un autre voyageur, un Australien prénommé Mark qu'il avait déjà rencontré auparavant, monta sur le pousseur. Par la porte entr'ouverte, Peter, somnolent et vautre sur le matelas dans la moiteur de l'étouffante cellule, ressemblait à un détenu qui purgeait sa peine. Il ne réagit pas à la tentative de salutation de Mark qui n'en prit pas ombrage. Chacun sur ce tronçon d'itinéraire transcontinental avait déjà fait, en un lieu ou en un autre, les frais de sa misanthropie.

Peut-être couvait-il une maladie ? Peut-être était-il déjà malade depuis des semaines sans qu'aucun des voyageurs ne s'en soit véritablement aperçu. Autour d'un frugal repas de riz et de sardines en boîtes auquel Peter ne participa pas, chacun y alla des diagnostics qui lui venaient à l'esprit : la maladie du sommeil, la malaria, la bilharziose, tous maux fréquents en ces contrées, peut-être tous à la fois, ce qui expliquait la léthargie dont il ne

cherchait manifestement pas à s'extraire. Les passagers africains jetaient des regards inquiets en le voyant croupissant dans sa sombre cabine.

Dès la tombée de la nuit, il était impossible d'y voir clair dans les cabines car la plupart des ampoules avaient été volées. Les douilles pendaient à vide. Des voyageurs se rendirent vers les premières classes et dévissèrent l'une des ampoules qui éclairaient le pont ; il était ainsi possible, dans la faible lumière jaunâtre qui accentuait les ombres et renforçait l'aspect maladif de Peter, de garder en permanence un œil sur lui.

Le lendemain, le navire traversa un océan de touffes de jacinthes d'eau que l'avant de la barge courbait avant de passer dessus, affolant parfois un serpent aquatique. Le groupe des routards ne fut pas long à squatter le pont des premières classes, beaucoup plus confortable pour discuter voyage autour d'une carte. Ils ne rejoignirent les deuxième classes vers midi que pour s'empiffrer d'énormes platées de riz-fayots-poisson obtenues après avoir fait la queue devant une ouverture donnant sur une sombre cuisine, gamelle à la main, comme tout le monde. Il apporta une ration à Peter qui, dans un demi-sommeil, la refusa en maugréant. Il ne mangeait plus, buvait peu et somnolait sans discontinuer. Il lui parut évident que Peter filait un mauvais coton.

– *Tu es le seul qui parle le français et l'anglais*, lui dit le groupe. *Il faut que tu ailles voir le capitaine, que tu lui expliques ce qui se passe.*

Il grimpa en haut d'une échelle donnant sur un étroit poste de pilotage dans lequel le capitaine, une main sur la barre, l'autre tenant une bouteille de bière, dirigeait nonchalamment le pousseur et la barge. Sa corpulence, son visage rond et de prime abord antipathique, sa barbe épars aux poils durs, évoquaient irrésistiblement à ses yeux le personnage d'Humphrey Bogart dans *African Queen*, la peau plus sombre. Mais il n'était pas au cinéma et, bien qu'il ne sut comment présenter la situation, il avait conscience qu'il en allait de la vie d'un homme. Il se contenta d'informer le capitaine qu'un passager allait de plus en plus mal, décrivant au passage les symptômes.

– *Est-ce qu'il risque de mourir à bord ?* s'inquiéta le capitaine, le regard mauvais et sur un ton revêché, soucieux des responsabilités qui devrait éventuellement lui incomber ainsi que des répercussions possibles sur sa carrière de marin d'eau douce.

Il l'informa cependant qu'un médecin occupait l'une des cabines en première classe et que des cabines étaient vacantes. Soigné par un professionnel, Peter serait mieux, installé dans une pièce confortable, que dans la cellule puante, humide et sans air. Le médecin, un jeune assistant médical belge, accepta de bonne grâce de visiter Peter dans sa tanière, recroquevillé sur sa litière sous la lueur glauque de l'ampoule nue. Afin d'établir un semblant de contact, il lui demanda ce qu'il voudrait :

– *Un peu d'herbe*, répondit Peter d'une voix mourante.

Le médecin proposa du thé. L'un des voyageurs se rendit aux cuisines pour ramener le réconfortant breuvage. Peter y porta ses lèvres :

– *Il n'est pas bouillant*, se lamenta-t-il en repoussant mollement la timbale.

Deux des voyageurs les plus costauds, accompagnés du médecin, traînèrent Peter jusqu'à une cabine de luxe, sur le pont supérieur. Le patient n'étant guère coopératif, lui faire prendre les escaliers raides ne fut pas une mince affaire. Il fallut le hisser comme un animal mort mais cependant gémissant, le jeter en travers sur un lit recouvert d'une jolie

couverture brodée où il plongea aussitôt dans un profond sommeil encore plus comateux.

En dépit du confort très cosy de la cabine, de ses deux lits de chaque côté et de la salle de bains attenante, nul parmi les voyageurs se proposa pour veiller Peter, jugé trop caractériel malgré sa faiblesse. Il fut bien obligé d'assumer contre son gré, une fois de plus en raison de ses talents de traducteur, l'ingrate tâche de garde-malade. La porte refermée, seul avec Peter, il ne fut pas long à déceler une odeur étrange, désagréable, une odeur musquée, prégnante, qu'il n'avait jamais sentie auparavant, qui émanait du malade et qu'il associa à la mort imminente. Peter était déjà un peu de l'autre côté de la vie. Il était important que le capitaine contacte sans tarder un hôpital par radio afin qu'au terme du voyage le malade soit aussitôt pris en charge.

De retour du poste de pilotage, il se rendit compte que la cabine de Peter était vide. Il l'aperçut au fond de la pièce, la tête rejetée en arrière dépassant de la baignoire. Il avait trouvé la force de se déshabiller entièrement, de se trainer jusque là, de s'y laisser tomber, mais pas d'ouvrir les robinets. Il gisait là comme dans un cercueil ouvert, d'un gris couleur de plomb – le teint livide – mais encore vivant. Ce fut une fois de plus un corps inerte qu'il fallut extraire de la baignoire puis jeter sur le lit. Ceci fait, il s'installa sur le lit d'en face et contempla Peter dont le nez émergeait comiquement de la pilosité de son visage. N'était sa respiration lente, il l'aurait donnée pour mort. Il n'avait jamais vu de cadavre et s'interrogeait confusément sur ce qui différenciait un homme « à moitié mort » comme le dit l'adage, d'un homme qui l'est complètement. L'odeur de mort, du moins cette insupportable senteur qu'il attribuait à la mort, l'indisposait. Il ne s'attarda pas dans la cabine au relents funéraires pour rejoindre sous une lumière crépusculaire les autres voyageurs tandis qu'un orage tropical s'annonçait.

Pendant plusieurs dizaines de minutes, d'impressionnantes rafales d'éclairs de chaleur illuminèrent silencieusement les lourds nuages amoncelés au-dessus des eaux tourmentées du fleuve. Puis le vent de tribord forçait au début de la nuit. Ce fut soudain le déluge, des trombes d'eau obliques obligeant une partie des passagers de la barge à en désertier la moitié droite pour se mettre à l'abri de l'autre côté. Déséquilibré par la tempête et la migration vers le côté le moins exposé, le pousseur et la barge battus par la pluie penchaient fortement. Les voyageurs regardaient, fascinés, ces grandioses déchaînements de la nature.

Il ne se voyait pas partager la chambre avec Peter. Il préférait dormir dans un recoin resté sec du pont, même si la pluie battante avait fait chuter la température. Il était aguerri à tous les couchages, même les plus inconfortables. Mais pris d'un scrupule avant de dérouler le sac de couchage, il entrepris de vérifier ce qu'il advenait du malade. Peut-être avait-il faim ou soif, peut-être, le confort de la cabine aidant, s'était-il un peu remis. Il traversa les embruns tourbillonnants que le vent formait à bâbord, brouillaient la vue et le trempaient jusqu'aux os. Loin devant, à travers la bruine et la pluie mêlé, il aperçut une tête et des pieds dressés dans des cordages lovés sur le pont, le corps affaissé à l'intérieur des cercles de chanvre. Une fois de plus, mû par il ne savait quelle force, Peter s'était traîné tout nu jusque dans cet étrange réceptacle avant de retomber dans le sommeil comateux qui était désormais son état permanent. Et une fois de plus, sans même songer à faire appel aux autres voyageurs qui l'auraient volontiers aidé, il ramena seul Peter dans la cabine mais choisit finalement d'y coucher, la porte grande ouverte, bloquée par une ferraille, pour dissiper les odeurs, afin de parer à toute éventualité.

Au petit matin, le navire accosta à Kisangani, sa destination finale. Au-delà, le fleuve n'était plus navigable. Du pont des deuxièmes classes, les voyageurs aperçurent sur le quai une ambulance Land-Rover blanche bardée de croix rouge et en demi-cercle devant le véhicule, une civière à leurs pieds, le comité d'accueil pour Peter : la Consule britannique, dont il apprendra par la suite qu'elle était en poste depuis seulement quatre jours, un médecin, des infirmiers... Peter allait être en de bonnes mains.

Nul n'assista à son transfert de la cabine à l'ambulance et lorsque les voyageurs quittèrent à leur tour le pousseur Major Vangu, elle était loin. Ce fut pour eux, qui avaient craint de devoir gérer collectivement le décès de l'un d'eux, un réel soulagement.

Le soir même, ils se réunirent autour de quelques bières à la terrasse d'un bar de la ville. Entre-temps, l'un d'eux était allé aux nouvelles à l'hôpital :

– *Alors ? s'enquirent-ils tous à son retour.*

– *Il est dans une chambre avec des tuyaux qui lui sortent de partout.*

Faute d'avoir pensé à poser la question cruciale au personnel soignant, nul ne sut de quel mal Peter était atteint. Il serait très certainement rapatrié en Angleterre par un coûteux vol sanitaire, la hantise des routards qui en ce temps voyageaient sans aucune assurance ni protection sociale.

* * * * *